

Vu de Pro-Fil

Cannes 2009 : les suppléments

Dossier : La spiritualité

n°1

Le Ruban blanc de **Michael Haneke,** Palme d'or au Festival de Cannes et Mention spéciale du Jury Œcuménique

La Lettre de Pro-Fil n° 56 - Automne 2009

Vu de Pro-Fil

Secrétariat 390 rue de Fontcouverte
34070 Montpellier

tel/rép : 04 67 41 26 55
secretariat@pro-fil-online.fr
www.pro-fil-online.fr

Directeur de publication : Jean Lods
Rédacteur en chef : Arlette Welty-Domon

Comité de rédaction :
Jacques Agulhon
Maguy Chailley
Martine Levain
Jean Lods
Jacques Vercueil
Nicole Vercueil
Waltraud Verlaguet
Arlette Welty Domon

Maquette : Françoise Dassac - CREALIA

Ont aussi participé à ce numéro :
Alina Birzache
Michèle Debidour
Jean Domon
Hans-Werner Dannowski
Michel Kubler
Alain Le Goanvic
Paulette Queroy
Jean-Michel Zucker

Prix au numéro : 3 €
Abonnement 4 numéros : 13 €
Impression AVL Diffusion
ISSN : 1771-7957

Edito

Une nouvelle étape

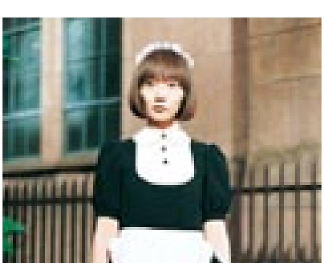
Nouveau titre. Nouvelle maquette. Nombre accru de pages et d'articles. Volonté affirmée d'élargir le cercle de diffusion de notre journal en l'ouvrant à des abonnés n'appartenant pas à Pro-Fil… Devenant *Vu de Pro-Fil*, *La Lettre* est l'objet d'une mutation sans précédent.

Révolution ? Non. Evolution. L'objectif reste inchangé, clairement rappelé dans le titre donné à cette nouvelle publication : il s'agit — autant que jamais, mais en allant plus loin tant dans l'élargissement du cercle des rédacteurs que dans l'approfondissement des sujets — d'assurer la parution d'un périodique menant sur le cinéma une libre réflexion de fond conduite à partir des convictions chrétiennes qui constituent le socle de notre association.

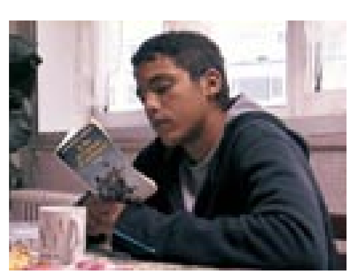
Et ce premier numéro est dans le droit fil de cette déclaration d'intention. Quel thème en effet eût été plus adapté à l'inauguration de notre nouvelle formule que celui abordé dans ces pages : « La spiritualité au cinéma » ? Comme autant de fées autour du berceau de notre nouveau-né, on y trouvera entre autres les signatures du protestant, Hans-Werner Dannowski, ex-président d'INTERFILM, de la catholique Michèle Debidour, enseignante à l'Université catholique de Lyon, et de l'orthodoxe Alina Birzache, membre du jury œcuménique à Cannes 2009. Une belle diversité qui témoigne à la fois de notre volonté d'ouverture sur l'extérieur et de notre souci d'engagement œcuménique.

Jean Lods

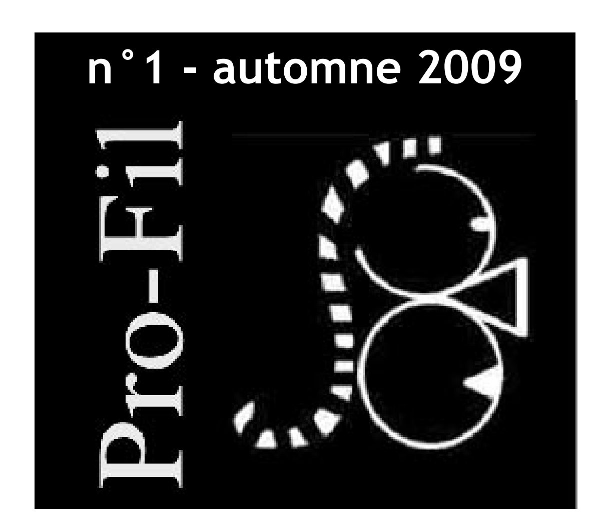

Jurés œcuméniques à Cannes p.4


Air doll de **A. Hirozaku** *p.5*


Adieu de **A. des Pallières** *p.10*


L'esquive de **A. Kechiche** *p.17*

Sommaire





Profil : image d'un visage humain
dont on ne voit qu'une partie mais qui regarde dans une certaine direction

Du Nord au Sud...

Bouches du Rhône : Marseille
Paulette Queyroy
Tél : 04 91 47 52 02
profilmarseille@yahoo.fr

Gard : Nîmes
Christian Gidde
Tél : 04 66 71 12 25
cgidde@wanadoo.fr

Hérault : Montpellier
Etienne Chapal
Tél : 04 67 75 74 86
Jacques Agulhon
Tél : 04 67 42 56 04

Ile de France : Paris
Jean Lods
Tél : 01 45 80 50 53
Jean.lods@wanadoo.fr

Ile de France : Issy-les Moulineaux
Christine Champeaux
Tél : 01 46 45 04 27
christine.champeaux@wanadoo.fr

Côte d'Azur : Fayence
Waltraud Verlaguet
Tél : 04 94 68 49 35

Drôme : Dieulefit
Daniel Saltet
saltet.daniel@wanadoo.fr

Loire Atlantique : Nantes
Philippe et Sophie Arnéra
Tél : 08 73 68 43 93
lezarnera@nantes.fr

Alsace : Strasbourg
Patricia Rhoner-Hege
Jdphege@aol.com

Note sur la compétition de Cannes

Jean-Michel Zucker, juré Pro-Filien de Cannes développe le point de vue du Jury Œcuménique

Les 6 membres du Jury Œcuménique doivent distinguer parmi les longs métrages en compétition officielle celui ou ceux qui, à travers une mise en scène et un travail d'acteurs de qualité, donnent des raisons d'espérer en l'homme, exaltent la solidarité, la générosité, le dépassement de soi, ou analysent avec courage et originalité les questions que pose le fonctionnement des sociétés modernes. Une belle francophonie était cette année représentée par une Roumaine et une Québécoise, un Suisse, un Italien et un Français, et présidée par le réalisateur français d'origine roumaine, **Radu Mihaileanu**, Prix Œcuménique et Prix du public à Berlin 2005 pour son film *Va, vis et deviens*. Scandé par des réunions de travail tous les 2 à 3 jours, nos échanges se sont déroulés dans l'enthousiasme et la convivialité mais aussi le sérieux et la rigueur qui ont permis à chacun d'entre nous de confronter et de conjuguer notre souci de l'éthique et de l'expression cinématographique.

Des films de genre...
Sur les vingt films proposés cette année, la sélection s'était largement ouverte (presque 1/3 des oeuvres) aux films dits partiellement ou totalement *de genre* (guerre, horreur, fantastique) réalisés par des auteurs reconnus, mais au sein desquels ne se reflétaient pas les préoccupations du Jury Œcuménique (*Bak-Jwi* de **Park Chan-Wook**, *Kinatay* de **Brillante Mendoza**, *Vengeance* de **Johnnie To**, *Antichrist* de **Lars von Trier**, *Inglorious Basterds* de **Quentin Tarentino**, *Enter the void* de **Gaspar Noé**), non dénués du reste des qualités cinématographiques reconnues à ces personnalités marquantes de cinéastes.

D'autres, éloignés du champ du Jury...
Pour tous les autres films, le lien avec les valeurs du jury a fait l'objet d'une étude soigneuse : parmi ceux dont la thématique, les références spirituelles ou la caractérisation des personnages et leur évolution étaient éloignées de son champ, notre jury a cependant été impressionné par *Nuits d'ivresse printanière* du réalisateur de *Une jeunesse chinoise*, **Lou Ye**, obsédante variation sur la destinée tragique de l'égarement amoureux et de la jalousie ; il a remarqué l'attention efficace portée aux sujets de société de *Un prophète* de **Jacques Audiard** et de *Taking Woodstock* de **Ang Lee,** qui peinent cependant à s'élever au dessus de l'anecdote ; il a salué les oeuvres accomplies et fidèles à leur trajectoire des grands réalisateurs que sont **Pedro Almodovar** avec *Etreintes brisées* et **Alain Resnais** avec *Les herbes folles*.

Un message universel en plein ou en creux
Au terme de discussions passionnantes, le choix du jury s'est resserré autour de deux films particulièrement brillants, qui nous ont paru délivrer, l'un en plein, l'autre en creux, dans un style très personnel et avec une mise en scène à la fois puissante et subtile, le message universel que l'homme ne peut maîtriser son destin qu'à travers le souci de l'autre, que les chrétiens appellent le prochain. Le Prix du Jury Oecuménique a été décerné à *Looking for Eric* de **Ken Loach**. Comédie dramatique optimiste qui magnifie la solidarité des plus humbles autour d'un homme qui perd pied dans sa vie personnelle et professionnelle, ce film aura une audience d'autant plus grande que le footballeur **Eric Cantona** y joue fort humoristiquement son propre rôle. Une mention spéciale a été décernée à *Das weisse Band* de **Michael Haneke**. Il s'agit d'une fable pessimiste et tragique, se déroulant à la veille de la première guerre mondiale au plus profond de la Prusse rurale et qui résonne à nouveau pour nous comme un avertissement. Ce film en noir et blanc à l'envoûtante rigueur formelle déploie le fatal trajet de la violence individuelle à la violence sociale et politique.

Jean-Michel Zucker

Antichrist de **Lars von Trier**

*Ce texte sur Antichrist a été prononcé par **Radu Mihaileanu** au moment de la remise du prix œcuménique mais ne fait pas partie du communiqué de presse :*
« En dehors du rôle stricto-sensu du jury œcuménique, les jurés, à titre individuel et solidaire, ont décidé d'accorder un anti-prix au film *Antichrist* de **Lars von Trier**. Nous avons considéré de notre devoir d'honorer le film le plus misogyne du ''plus grand cinéaste du monde''. Le réalisateur suggère finement que la femme doit être brûlée sur le bûcher pour sauver le monde et que l'homme puisse enfin se mettre debout. Il crée pour finir la femme nouvelle – on se rappelle le célèbre ''homme nouveau'' – femme sans visage, sans personnalité ».

« Ce qui est grand n'est pas l'image,

mais l'émotion qu'elle provoque »

Jean-Luc Godard

No One Knows about Persian Cats *de* ***Bahman Ghobadi***

Impressions du 62ème Festival de Cannes[1]

Essayant de voir les films avec mes 'tripes', j'ai souvent des sentiments contradictoires, altérant mon jugement plus 'objectif', mais laissant la place aux émotions. L'idéal serait d'entrer dans les films en état d'hypnose, comme un petit enfant qui découvre le monde des sons et des images, un monde qui peu à peu « s'accorde à nos désirs ». J'ai tenté d'avoir un regard neuf, sans a priori, sur le phénomène cinéma et une fois de plus Cannes ne m'a pas déçu ! Comme il est clair qu'une généralisation est impossible, je vais tenter d'exprimer cela au travers de quelques films qui m'ont marqué.

Sélection officielle

Das weisse Band (Le ruban blanc) de **Michel Haneke** (Allemagne) : un noir et blanc inédit, des cadrages aussi précis qu'un tableau de **Vermeer**, un montage savamment orchestré sur la voix off du narrateur, nous entrons dans un monde restreint, peut être en Allemagne du Nord, où se constituent le terreau du nazisme et de tous les fascismes, le monde de l'humiliation et de la honte, qui aboutira plus tard aux convulsions de l'inconscient collectif en Europe et ailleurs…

Antichrist de **Lars von Trier** (Danemark) : le film par qui le scandale arrive ! Il nous livre encore une histoire tragique de couple (aux torts partagés), et qui plus est, où l'homme tue la femme ! Eh bien, contrairement à un certain Jury (désolé de m'en désolidariser), je n'ai pas vu que de la misogynie. J'ai ressenti le désastre de la perte d'un enfant sur des personnes qui n'ont pas la foi en Dieu et qui sont livrées à leurs pulsions souterraines, j'y ai vu l'expression du chaos intérieur auquel répond la Nature, belle et insensible, j'ai senti « la vallée de larmes » biblique…

Polémique

On peut ne pas aller voir *Antichrist*, film éprouvant et déroutant, bien que magnifique – mais c'est lui faire un mauvais procès que de taxer de misogynie ce tableau désespérant des fantasmes par lesquels les hommes depuis des siècles font porter aux femmes leurs peurs les plus sombres. Peindre une sorcière que l'on brûle, est-ce condamner la sorcière, ou la croyance aux sorcières ? Qui veut noyer son chien l'accuse de la rage : un réalisateur voudrait-il en noyer un autre, qui se croit trop grand ?

J. Vercueil

Un certain regard

No one knows about Persian Cats de **Bahman Ghobadi** (Iran) : fiction documentaire, surtout film de dénonciation de l'obscurantisme. La musique, prenante et belle, les voix des chanteurs d'indie rock, expriment la revendication de liberté d'une jeunesse brimée ; on en sort enthousiaste, mais aussi indigné. Le cinéma ne serait-il pas par nature contestataire ?

Air Doll d'**Hirokazu** : l'auteur de *Nobody knows* et de *Still walking* nous livre une troublante histoire de poupée gonflable qui peu à peu devient une femme… Le physique de l'actrice, **Doo Na Bae**, joue sur l'ambigüité sexuelle. Réflexion sur le corps et l'âme, les relations entre personnes, l'éphémère et l'immortalité, et, enfin, la disparition irrémédiable. La femme traverse la vie des hommes pour leur révéler un supplément d'âme. Je sors ému et plein d'interrogations.

Politist, adjectiv de **Corneliu Porumboiu** (Roumanie) : Le cinéma roumain issu de la société post-communiste revisite l'histoire du pays et se livre à un état des lieux percutant et ironique. Ici, au travers d'une histoire de filature de dealers, c'est bien le thème sur le pouvoir des mots qui me frappe : jouer sur les définitions du dictionnaire pour mieux contraindre le citoyen. La 'morale' serait subordonnée à la loi, cela rappelle la 'problématique d'Antigone'.

La semaine de la critique

Altiplano de **Peter Brosus** et **Jessica Woodworth**, est le plus beau film de cette Sélection, très riche quant aux thèmes abordés : peut-on photographier la guerre, comment prendre conscience des dégradations de l'homme sur la nature... Tourné sur les plateaux de l'Altiplano dans les Andes, le film fait apparaître la sublime Saturnina, née de la beauté et de la pureté de la Nature, mais hélas victime de ce monde.

Alain Le Goanvic

1 L'article original a dû être raccourci pour les besoins de l'impression. La version longue est sur le site, page « archives ».

Une leçon de simplicité

Au Festival de Cannes, la 'Leçon de cinéma' était conduite par les frères Dardenne.



Luc et Jean-Pierre Dardenne

Les 'Leçons de cinéma' du Festival de Cannes ont accueilli des réalisateurs de grand renom : **Stephen Frears**, **Won Kar-Wai**, **Quentin Tarantino**, **Martin Scorsese**. Cette année **Luc et Jean-Pierre Dardenne** ont commenté les particularités de leur travail.

La formation

Luc voulait être philosophe, et Jean-Pierre comédien pour deux raisons : il avait peur que la vie d'adulte soit terriblement ennuyeuse, le théâtre l'aurait égayée, et d'autre part leur mère était comédienne amateur, auréolée, de ce fait, d'une image éblouissante. **Armand Gatti** les a pris sous sa protection et leur a fait tourner, sans aucun bagage technique, leurs premiers documentaires dans des cités ouvrières.
La promesse, leur troisième film, a été un succès. Ils avaient travaillé sur le scénario avec **Jean Gruault**. « Nous ne sommes pas des cinéphiles, proclament-ils, c'est pourquoi travailler avec lui était pour nous entrer dans une famille ». Ils ont tout appris en l'écoutant raconter ses souvenirs avec **Truffaut**, **Godard** et les autres.

Le tournage à deux

Pas de « Je » mais des « On » et des « Nous » dans leurs discours. Par exemple, une fois trouvé le plan dans un tournage, l'un reste derrière le 'combo' (l'écran de retour), l'autre travaille devant la caméra avec les acteurs ou l'équipe technique puis revient près de son frère. Les critiques et les décisions s'élaborent là, en aparté.

La direction d'acteurs

« Nous ne nous préoccupons pas de psychologie avec les acteurs ». Il faut ne pas trop montrer, pour laisser le spectateur s'investir, par contre toujours laisser l'acteur en déséquilibre pour qu'il ne s'enferme pas dans l'image de son personnage.

Le son

« Le son généré par les gens et par les objets donne le rythme de la scène ». Il est plus suggestif que l'image. Il faut savoir écouter. 'On' garde le plus possible le son synchrone avec tous les bruits annexes.

Les repérages

'On' ne sent bien les décors que si 'on' les a hantés. Les frères vont tous les jours avec une caméra vidéo sur les lieux qu'ils ont choisi, l'un d'eux fait les gestes de l'acteur. Ensuite ils visionnent pour s'en laisser imprégner et en retirer des idées et des solutions.

Le montage

Le montage proprement dit prend environ trois mois. Au deux-tiers du tournage, la monteuse commence à visionner les rushes et fait un 'bout-à-bout'. Elle sait ce qu'ils ont aimé, et qu'ils préfèrent conserver les plans-séquences dans la mesure du possible. Elle finit son travail en même temps que le tournage.

Des extraits de *La promesse*, *Rosetta*, *le Fils*, *l'Enfant* et *Le silence de Lorna* illustraient le propos avec justesse. Un retour sur des réalisations, avec le recul de plusieurs années, est très enrichissant pour le spectateur, surtout s'il est guidé par le maître... 'eux-mêmes'.

Nicole Vercueil



***Emilie Dequenne** dans* Rosetta

La spiritualité

La démarche de Pro-Fil ne va pas de soi. C'est pourquoi, pour ce premier numéro de Vu de Pro-Fil, nous avons voulu nous interroger sur ce qui la fonde.
'D'inspiration protestante' mais joyeusement ouverte au-delà des confessions, l'association « entend promouvoir, comme témoins de notre temps, les films dont la qualité artistique et humaine aide à la connaissance du monde contemporain »[1]. Pro-Fil participe aux jurys œcuméniques pour primer des films qui « mettent en valeur la dimension spirituelle de la vie humaine »[2].
Quelle est alors cette spiritualité dont il est question ? A la fois celle qu'il s'agit de mettre en valeur et celle à partir de laquelle je regarde les films.

Waltraud Verlaguet

1 J.Domon, « Pro-Fil, c'est quoi ? » sur www.pro-fil-online.fr.

2 Parmi les directives données aux membres des jurys.

Un festival spirituel ? Deux cas :

1. **« La spiritualité fait son cinéma »**

C'est sous ce slogan que s'est déroulé en mars 2009 la deuxième édition du festival européen du film spirituel à l'Entrepôt de Paris[1]. Ce sont les cinéastes qui envoient leurs films sous l'étiquette 'film spirituel' aux organisateurs. Un coup d'œil sur la sélection permet donc de voir ce qu'ils entendent, eux, par 'spirituel'.
Nous avons d'abord le genre clairement **religieux**. L'enquête sur des destins de personnes exceptionnelles y remplace les 'vies de saints' d'antan : un prêtre nomade au Brésil, un bonze charismatique en Thailande, un guérisseur chinois (version moderne du récit de miracle), un dessinateur juif qui a survécu à Auschwitz. Des films d'enseignement religieux aussi, comme des entretiens avec des maîtres spirituels en Inde, ou des témoignages sur des pratiques religieuses particulières, comme des rites hindous ou les objets vaudou.
Un deuxième genre est celui de la **quête d'identité**. A partir d'une situation difficile, notamment de deuil, un individu recherche ses racines. Ce type de film illustre bien une problématique très en vogue actuellement et qu'il faudrait questionner : notre identité (si tant est qu'elle existe en soi) se trouve-t-elle dans le passé ou dans le futur ? Particulièrement ambigus sont des road movies initiatiques valorisant une 'réalisation de soi' à travers une épreuve de force.
Une place particulière revient aux films traitant d'**art** ou de musique. La spiritualité se situe ici à l'intérieur d'une triangulation entre art, religion et quête de soi.
Une croisement intéressant s'opère là où la spiritualité s'exprime sous forme de **souci pour la planète**, comme dans l'engagement d'un apprenti-cinéaste pour la forêt amazonienne ou encore ce joli court-métrage *Simulacra* où la réflexion écologique rejoint celle sur la frontière entre réel et factice.
Un dernier film mérite d'être mis en exergue : *Fertilize*, une belle chorégraphie mettant en scène la fécondation de l'ovule, représentée par une jeune femme, et une masse de jeunes hommes qui convergent vers elle de façon concentrique. 'Spirituel' rejoint ici la **vie** dans son acception la plus biologique.

<u>Définition donnée sur le site du festival</u> :
Qu'est-ce que la spiritualité aujourd'hui ?
C'est tout ce qui touche la vie de l'esprit.
... Tout ce qui est pensée, réflexion, recherche existentielle, quête de vérité, d'absolu.
Toute expérience intérieure qui conduit à la réalisation de soi, au bien-être, à l'équilibre et à l'ouverture aux autres.

2. Berlin : un festival spirituel ?

A Berlin, les journalistes ont critiqué le caractère trop 'spirituel' de la sélection. Ainsi la tentative d'un transsexuel à recréer un semblant de famille ou une femme soldat qui s'oppose à la traite des femmes, c'est trop de morale ! Un article dit même que « le cinéma joue à l'Eglise et devient un ersatz religieux ». Faut-il comprendre que le cinéma ne serait de l'art que sur le mode cynique, mettant en scène un vivre ensemble dénué de tout sentiment de sympathie pour l'autre ?

Dans le premier cas nous avons donc un cinéma au service du spirituel, conçu comme quête religieuse, artistique ou identitaire, plus rarement comme responsabilité, notamment écologique. Dans le deuxième cas le cinéma est opposé au spirituel, conçu comme ensemble de valeurs morales dépassées. Dans les deux cas, les concepts sous-jacents sont discutables.

Waltraud Verlaguet

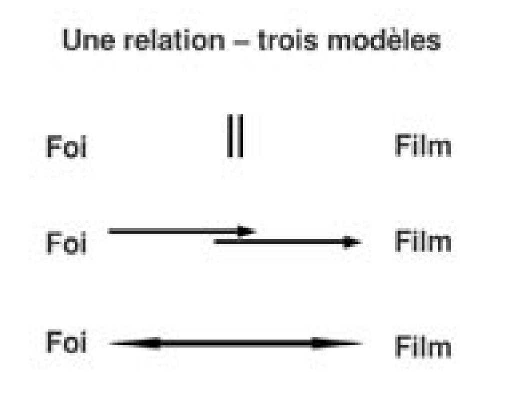
1 Tous les films sont en ligne (www.festival-esff.com)

« Il n'y a pas de médiation par la parole sans médiation par l'image. »

Le film comme objet de la réflexion théologique

Il y a quelques mois, j'ai participé à un colloque dans un monastère sur le thème « Des vitraux modernes dans les églises ». Un des intervenants m'a particulièrement interpellé, voire énervé. Il opposait l'art abstrait et l'art figuratif. Selon lui, les fenêtres n'ont plus à être le lieu d'une mise en récit : « une fenêtre est une fenêtre est une fenêtre ». L'art des vitraux est autonome, la théologie n'à rien à en dire. Des vitraux sont des vitraux, bons ou mauvais, et rien d'autre.
Cette attitude peut s'appliquer immédiatement au film. « Un film est un film est un film ». Il n'y a que des films, bons, moins bons ou franchement mauvais. Et le théologien, dans ce cas, s'il veut parler d'un film, ne peut que répéter ce que d'autres ont dit avant lui. Cette attitude me semble fort réductrice. Chaque film en effet porte en lui des temps infinis et des univers multiples. Quel appauvrissement cela serait de laisser hors champ l'expérience multiséculaire de la théologie en matière de foi et d'émotion, ainsi que toute sa riche histoire de réflexion sur des problèmes non seulement théologiques, mais aussi existentiels et philosophiques.

Foi et film - « ...un peu, beaucoup, pas du tout... »



Dès le début du cinéma, on peut distinguer trois modèles pour décrire la relation entre film et théologie.

Séparation ou opposition
Tout d'abord le modèle de la séparation radicale entre les deux sphères. Depuis belle lurette, la vie humaine ne peut plus être saisie comme une unité faisant sens. Les différents domaines de la vie se sont différenciés et ont fait naître une multitude de sciences différentes, indépendantes les unes des autres. L'esthétique cinématographique suit ses propres règles et un critique de film n'a pas besoin de connaître grand chose en mathématique ou astronomie, voire en théologie. Il n'a généralement pas besoin, ni probablement envie, d'entrer en dialogue avec d'autres disciplines.
Curieusement, pendant longtemps ce modèle de séparation a été soutenu également par les théologiens. Il semblait si simple, dans la suite de la théologie dialectique, de circonscrire la relation entre film et foi dans l'alternative « image ou parole ». Dans cette optique, l'expérience du divin s'inscrit dans la seule parole. La Bible tout entière est lue comme combat contre une représentation (image) de Dieu. Mais alors on perd de vue le fait qu'il n'y a pas de médiation par la parole sans médiation par l'image. Sans parler de l'Incarnation de la Parole dans la personne de Jésus Christ. Aujourd'hui ce modèle de séparation semble dépassé. L'effort soutenu et durable de la part des Eglises d'entrer en dialogue avec les œuvres cinématographiques, de lire et de comprendre ce qu'elles disent du monde, a produit au fil du temps une réflexion dense et pertinente qui ne saurait être balayée d'un revers de main.

Filiation ou ersatz
Plus plausible est le modèle de similitude. Dès le début du 7e art, la proximité entre cinéma et Eglise n'a pas échappé à l'œil de l'observateur attentif. Le fait de se réunir en un lieu particulier, l'attention soutenue des personnes réunies, l'attente de quelque chose de particulier, le rideau, le silence, le caractère « sacré » de ce qui se passe au sens d'une importance particulière des signes – tout cela semble indiquer que le cinéma représente dans la société sécularisée une sorte d'ersatz du religieux. Ce sont surtout ceux des critiques cinématographiques disposant d'une certaine formation théologique qui sont en

mesure de lire dans des films, y compris dans la tradition hollywoodienne, des résidus souvent insoupçonnés des croyances chrétiennes. Des constellations familiales s'orientent au modèle de la sainte famille, le cowboy solitaire devient le « rédempteur en selle », et des mythes d'une rédemption du monde abondent. Le cinéma devient le successeur des Eglises jusqu'au coeur de leur message.
J'ai toujours été fasciné par ce modèle du cinéma comme ersatz religieux. Mais il pose au moins deux problèmes. Tout d'abord l'ersatz présuppose que ce qu'il remplace devient finalement superflu. Ensuite il faut bien constater qu'il faut disposer d'un certain sens des questions religieuses pour trouver celles-ci pertinentes. Certains critiques veulent trouver du religieux dans tout film sentimental, d'autres au contraire ne retrouvent nulle part une quelconque trace du spirituel. Le modèle finalement se trouve dans une impasse et ne débouche pas sur de nouvelles pistes herméneutiques car, au fond, ce n'est pas son propos.

Passage et dialogue
Personnellement j'ai toujours préféré le troisième modèle pour mes réflexions théologiques sur le film, celui du pont ou du passage. Cette approche se refuse à définir de façon statique la relation entre film et théologie. Elle présuppose l'autonomie à la fois du film et de la théologie et gage sur le fait que la rencontre des deux permet d'ouvrir de nouvelles perspectives, tant cinématographiques que théologiques.
La pertinence de ce modèle se vérifie surtout dans la pratique, quand par exemple le pasteur évoque des films dans sa prédication où quand des croyants regardent des films dans le contexte d'une étude biblique.

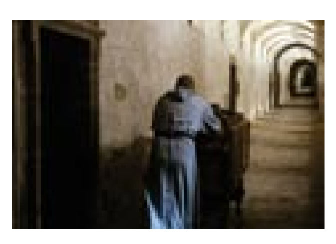
Pour une « lecture biblique cinématographique »
Je ne veux donner ici qu'un seul exemple. Lors du Kirchentag à Brème en 2009, j'ai confronté au cours d'une « lecture biblique cinématographique » l'histoire de la chute en *Gn 3* et des extraits du film *L'enfant* des **frères Dardenne**. Le film raconte comment Bruno et Sonia sont violemment extirpés de l'insouciance de leur jeunesse et catapultés dans la responsabilité d'une vie adulte. Et cela non pas tant suite à la naissance de leur enfant que par l'initiative saugrenue du père de vouloir vendre cet enfant.
La réflexion sur le récit du péché originel nous aide à comprendre le rôle central de l'expérience de la honte dans la vie personnelle et sociale : la crise dans la relation du jeune couple commence par le fait que Sonia, tout d'un coup, a profondément honte de son partenaire. Le film par contre, confronté au texte biblique, nous ouvre les yeux pour le fait que Gn 3 n'est en fait pas l'histoire d'une « chute » dans le péché, mais plutôt l'histoire de la découverte de la honte. Cette honte ici n'est pas seulement l'attitude la plus noble de l'homme mais aussi la plus exigeante, dans le cas précisément où elle s'éprouve, non DEVANT l'autre, mais A LA PLACE de l'autre. L'exégèse du texte biblique et celle du film se fécondent ainsi mutuellement.



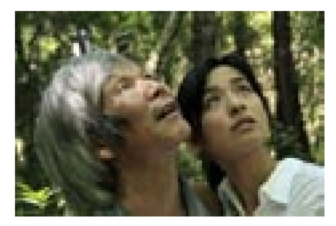
L'enfant *de **Jean-Pierre et Luc Dardenne***

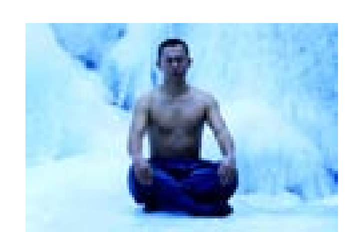
Le film comme thème de la théologie est un champ immense. Et cela surtout parce que, avec chaque nouveau film et chaque nouvelle compréhension du texte biblique, il faut recommencer à zéro.

Hans-Werner Dannowski
ex-président d'INTERFILM
(traduction *Waltraud Verlaguet*)


Le grand silence
de ***Philippe Gröning***


L'île *de* ***Pavel Lounguine***


La forêt de Mogari
de ***Naomi Kawase***


Printemps, été, automne, hiver... et printemps
de ***Kim Ki-Duk***

Présence de l'absence

Quelque chose d'essentiel fait défaut, profondément, irrémédiablement.

La spiritualité ? Elle est liée à une sensation de manque intérieur, au sentiment que quelque chose d'essentiel fait défaut, profondément, irrémédiablement, ou que l'on est dans le désir d'un être (ou dans la douleur de son absence, ce qui revient au même), qui ne sera jamais là, ou qui ne reviendra jamais. Et l'expression de toute spiritualité (qu'elle soit religieuse ou autre) passe par la tentative, moins de donner une visibilité à ce manque qu'un espace où le faire résonner, moins de donner un visage à cet absent qu'à faire de son absence une présence. Cette règle est valable en peinture, en musique, en littérature. Elle l'est aussi en cinéma. On la retrouve déclinée selon autant de variations que d'auteurs ou de traditions.

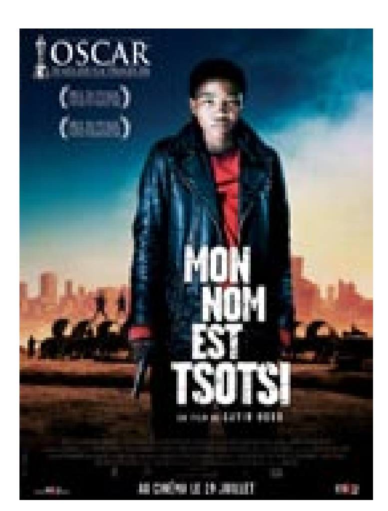
A travers les origines
Deux œuvres récentes, dans le domaine purement religieux, en témoignent : *L'Île*, **de Pavel Lounguine** (Russie 2007) et *Le grand silence* de **Philippe Gröning** (Allemagne 2006). Le premier se déroule dans un monastère orthodoxe situé sur une île glaciale au nord de la Sibérie, le second dans le monastère de la Grande Chartreuse. Mais, au delà des différences de tradition (et elles sont de taille !), on y retrouve la même édification d'un univers, matériel et spirituel, tout entier conçu pour que la présence de Dieu vienne remplir son absence.
Le manque encore, mais de manière différente, habite les deux films d'inspiration bouddhiste de la Japonaise **Naomi Kawase** : *Shara* (2004) et *La forêt de Mogari* (2007). Il s'agit cette fois de la disparition d'un être cher, un enfant dans le premier, une épouse dans l'autre. Chez **Naomi Kawase**, c'est la nature qui assure la médiation avec l'absent. En constante osmose avec les frémissements des arbres et les miroitements de la lumière, elle dit l'indicible, filme l'invisible.

Une nature panthéiste
La nature est d'ailleurs fréquemment mise à contribution dans l'expression de spiritualités les plus diverses, avec, à chaque fois, l'idée qu'elle sert de 'révélateur' (au sens presque photographique du terme) d'une transcendance invisible et silencieuse. Elle était bouddhiste avec **Naomi Kawase**. Elle l'est à nouveau avec le Coréen **Kim Ki-Duk** dont le *Printemps, été, automne, hiver… et printemps* (2002) met en images le cycle éternel du temps. Elle se fait épicurienne avec l'Iranien **Abbas Kiarostami** dont *Le vent nous emportera* (Iran-France 1999) invite à profiter aujourd'hui de la beauté du monde, parce qu'au delà de la vie présente il n'y a rien. Elle devient symbole de l'attente sans fin, quasiment mystique, des officiers du *Désert des Tartares* de **Valerio Zurlini** (1976)

Le silence de Dieu
Mais il arrive aussi que l'homme se lasse ou s'irrite de toujours se heurter au manque et au silence. Ce peut être alors le découragement du prêtre de *Adieu* de **Arnaud des Pallières** (2003), devenu fonctionnaire démotivé de Dieu. Mais ce peut être aussi l'interrogation directe lancée à ce qui nous dépasse. Ainsi le chevalier du *Septième sceau* (1956) d'**Ingmar Bergman** demande-t-il à Dieu de prouver son existence, retrouvant dans ce défi l'éternel questionnement de l'homme face à son destin.

Jean Lods


Le septième sceau
de ***Ingmar Bergman***





De la spiritualité dans... les images en particulier[1]

Une rencontre parfois lumineuse mais souvent diffuse et multiple

Puisqu'il semble que 'l'année Calvin' n'ait pas réveillé ce vieux complexe iconophobe dont les protestants se sont trop souvent affublés, il est bon de pouvoir, dans ce dossier, affirmer que le SPIRITUEL, qui est dans l'Art en général (merci Kandinski), peut, si on y prête attention, se rencontrer dans l' image en mouvement en particulier.
Aider les centres culturels, les catéchètes animateurs et autres éveilleurs de l'esprit à en prendre conscience est sans doute une des missions d'une association comme Pro-Fil.

Un échange entre auteur et spectateur
Un regard chrétien, plus que tout autre, devrait avoir à cœur, au delà des films à caractère ouvertement religieux, de discerner dans n'importe quelles fiction ou documentaire en quoi telle séquence ou tel plan ont provoqué en nous une émotion et donner envie d'en comprendre le sens profond. C'est alors que s'élabore un échange proprement spirituel entre l'auteur et le spectateur. Et c'est dans cette double traversée de l'écran que l'analyse d'une image devient passionnante. Car la spiritualité de cet échange se nourrit de toute l'invention de l'un et de toutes les interprétations de l'autre. Si la rencontre peut être parfois lumineuse, elle est souvent diffuse et multiple. Par rapport aux mots, remarquait P Pasolini, *Il n'existe pas de dictionnaire d'images*. A chacun, alors, de « faire son cinéma intérieur ».

Quelques exemples
Ainsi (décrite p.15 de *Vu de Pro-Fil*), cette image de **Lorna** se dénudant devant Claudy dont on devine assez bien l'intention de la part des **frères Dardenne**. Plus mystérieuses sont ces deux images dans *Le Retour*, de **Zviaguintsev**, celle de ce père au repos filmé dans un axe qui rappelle le Christ de **Mantegna** et ce même personnage couché, mort, dans une barque emportée par les eaux. On remarque souvent l'importance que le réalisateur confie à sa première et à sa dernière image. Les jeunes rassemblés au Grand Kiff de Lyon assistant à la projection du film sud-africain *Mon nom est Tsotsie* (**Gavin Hood**, 2006) ont été frappés de comparer l'allure de malabar et la gueule de brigand qui ouvre le film et sa posture d'homme humble et douloureux les bras levés en croix vers le ciel qui le clôt.
Le choix des cadrages et des mouvements est toujours déterminant et indicatif. Comme c'est le cas par exemple dans les dernières secondes de *Va, Vis et Deviens* de **Radu Mihaileanu** (2005) où le gros plan de Shlomo et sa mère, accompagné d'un énorme cri de celle ci, s'enchaîne sur un zoom arrière ininterrompu jusqu'aux limites extrêmes du camp des réfugiés. Ce travail de la caméra, ce qu'elle montre et ce qu'elle maintient *hors-champ*, le point de vue qu'elle propose à nos yeux, avec ses lumières, ses couleurs et ses bruits, tout cet ensemble est un langage que nous adresse l'auteur, un langage souvent sans parole précisément. Qu'il utilise l'approche lente d'un visage ou le recul distant d'une situation humaine, il nous murmure ou nous hurle selon les cas, que sous ces reconstructions fictives de chairs, de paysages et d'objets, il y a ce qui ne peut être que suggéré, pressenti, interrogé : l'Esprit.

Jean Domon

1 Prochainement en ligne sur www.pro-fil-online.fr, dans la rubrique 'Planète cinéma', puis la sous-rubrique 'Archives en +', le mémoire de Jean Domon, *La Parole montrée*, .

Y a-t-il un regard chrétien sur le cinéma ?

La liberté s'obtient par la mise à distance qu'opère la démarche réflexive.

Pour moi, un regard chrétien c'est d'abord un regard libre. Cette liberté est à conquérir ; elle est le fruit d'un travail critique. Il s'agit de passer le film au crible de son intelligence, de sa culture et de sa foi. Cela implique le respect de la matérialité de l'œuvre car « toute technique est grosse d'une métaphysique » (Sartre) et, au nom de l'Incarnation, la spiritualité chrétienne ne peut rester dans les empyrées de l'abstrait.

Cette démarche est de l'ordre d'une ascèse au sens premier d'exercice et au sens figuré d'exigence rigoureuse. En effet « de regarder cela s'apprend » (in *Hiroshima, mon amour,* **Alain Resnay**, Japon, France -1959) car le film, projeté dans une salle obscure ou visionné dans l'intimité domestique, impressionne fortement notre sensibilité. La liberté s'obtient alors par la mise à distance qu'opère la démarche réflexive. C'est ce défi éducatif que relèvent les associations qui invitent les chrétiens à se former ensemble à l'analyse filmique.

Pour un chrétien il est aussi important d'entrer dans une démarche contemplative que de résister à la séduction idolâtrique. Découvrir ces moments de grâce qui donnent envie de vivre, qui réveillent le fonds de bonté latent en chacun c'est honorer au mieux notre liberté de marcher à la suite du Ressuscité.

Ce voyage vivifiant se décline dans le temps et dans l'espace car le film, occasion d'échange profond entre les personnes, nourrit aussi le dialogue entre les cultures. L'image réduite à elle-même c'est le risque du voyeurisme et de l'idolâtrie. Au contraire la vérité de l'image se révèle quand elle est médiatrice, ouvrant à un au-delà d'elle-même, au mystère de la Création et à l'émerveillement de l'instant présent : « Tous les matins du monde sont sans retour » (**Alain Corneau**).

Bien sûr cette qualité de regard n'est pas l'exclusivité des baptisés car l'Esprit souffle où il veut et tout homme de bonne volonté peut entrer dans ce chemin d'humanité.

Michèle Debidour
Université Catholique de Lyon

Y a-t-il un regard 'catho' sur le cinéma ?

« Qu'allez-vous chercher dans les salles obscures ? »[1]

C'est ce qu'on pourrait demander aux foules, à la manière dont le Christ les interrogea quant au désert du Baptiste[2]. Oui, nous autres disciples de ce même Jésus, qu'attendons-nous d'un film quand nous décidons d'aller le voir, puis quand nous sommes en train de le regarder, et, enfin, quand nous l'avons vu : des héros agités des films d'action ? des stars revêtues de paillettes ? ou alors, qui sait, des prophètes ?

Pour le spectateur chrétien que je veux être, un bon film, c'est d'abord de belles figures et de bonnes histoires : ce qui a de la consistance, de la variété et de la complexité. Et je m'attache à ce qui me fait 'bouger' dans mes idées. Le cinéma n'est pas le miroir de nos certitudes, mais une projection du monde qui est le mien, un monde certes à évangéliser mais où l'Esprit ne cesse de nous précéder.

Y a –t-il une manière spécifiquement 'catho' d'aller au cinéma ? Je ne crois pas… et ne l'espère pas ! Reconnaissons cependant un penchant (coupable ?), à savoir une hypersensibilité aux clichés dont certains auteurs se repaissent et qui relèvent de la caricature : du pape, de la curie romaine, des curés ou bonnes sœurs... Sans doute est-il légitime de veiller à ce l'Évangile sorte indemne de ces pièges-là. Peut-être aussi manquons-nous d'humour et, surtout, de clairvoyance pour discerner là maintes traces de blessures subies ou d'attentes déçues ? Jésus dirait : « Celui qui a des yeux pour voir, qu'il voie ! »

Michel Kubler, prêtre.
Rédacteur en chef religieux du quotidien 'La Croix'

1 L'article original a dû être raccourci pour les besoins de l'impression. La version longue est sur le site, page « archives ».
2 Cf. Mt 11, 7.

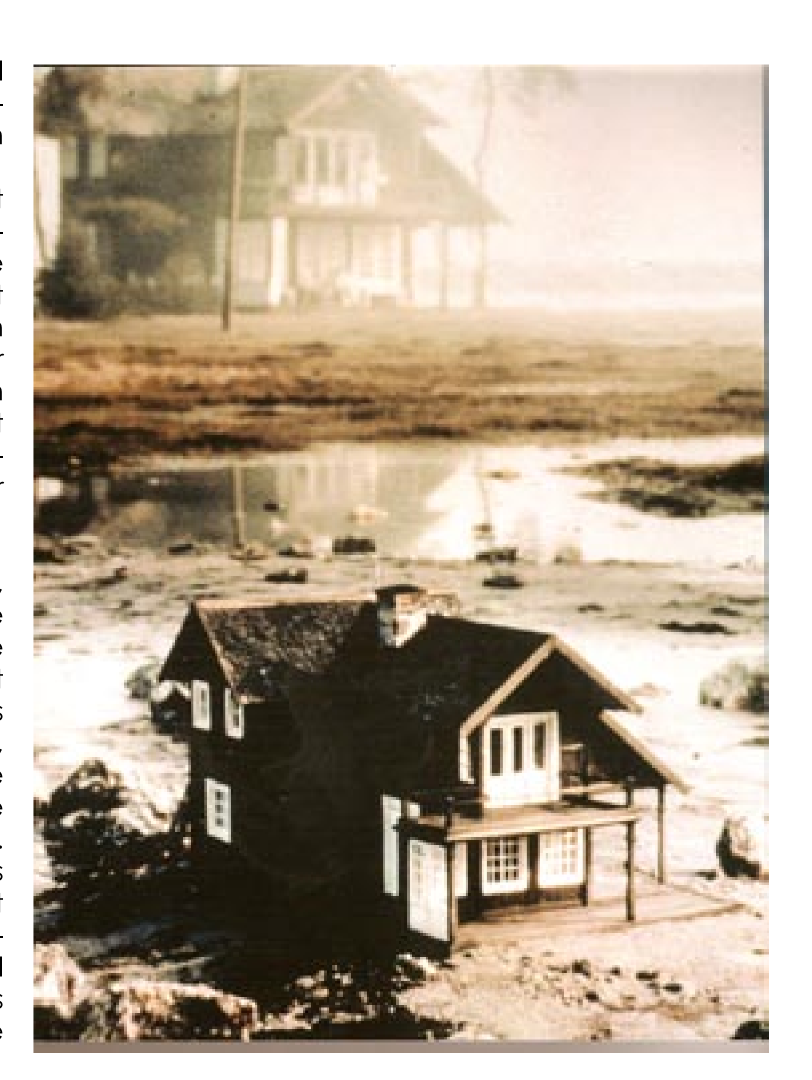
L'œuvre cinématographique comme méditation sur le sens de la vie

Le point de vue du membre orthodoxe du jury oecuménique à Cannes 2009

Si mon cas n'est peut-être pas unique, il est du moins atypique : je suis Orthodoxe, membre actif dans une organisation cinéphile protestante.
Dans ma tradition religieuse, l'image, et surtout l'image sacrée, joue une rôle important à cause de sa capacité à ouvrir le spectateur à une autre monde, celui du spirituel. De ce point de vue, l'orthodoxie peut compléter de façon heureuse la tradition protestante, marquée par une insistance surtout sur la parole. Le film, en tant que mariage entre l'image, la parole et l'histoire, peut jouer justement ce rôle de vecteur du spirituel, surtout quand il est animé par des valeurs religieuses.

Comme théologienne et étudiante en cinéma, je considère mon engagement en tant que juré dans un jury œcuménique comme une manière de discerner l'esprit du temps. Le but de la critique du film n'est-il pas de poser dans une juste perspective les valeurs esthétiques, éthiques et religieuses ? Dans mon cas, cette perspective est marquée par une sensibilité orthodoxe, reçue au long de mon éducation. A mon avis, mon rôle est de chercher dans chaque œuvre cinématographique son but intrinsèque que **Andrei Tarkovsky** a défini comme méditation sur le sens de la vie. En outre, il m'importe de relever les nuances – culturelles et théologiques – que cette méditation révèle à l'aide de la multiplicité des films du monde.

Alina Birzache



Le sacrifice de ***Andrei Tarkovski***

Ce qui fait vivre

Nous avons vu au fil des contributions e ce dossier que la 'spiritualité' que nous cherchons dans les salles obscures n'est pas univoque. Médiation par l'image de notre réflexion (y compris théologique), mise en scène du manque constitutif de notre être, résonance entre l'image montrée par l'un et vue par l'autre, échange qui interpelle et questionne pour conduire à une subversion de nos certitudes.

La spiritualité est au cinéma ce que l'âme est à l'homme : non pas une substance emprisonnée dans un corps selon la philosophie grecque, mais, conformément à l'anthropologie biblique, une certaine façon de regarder l'homme/le cinéma, en mettant l'accent sur ce qui fait vivre.

Waltraud Verlaguet

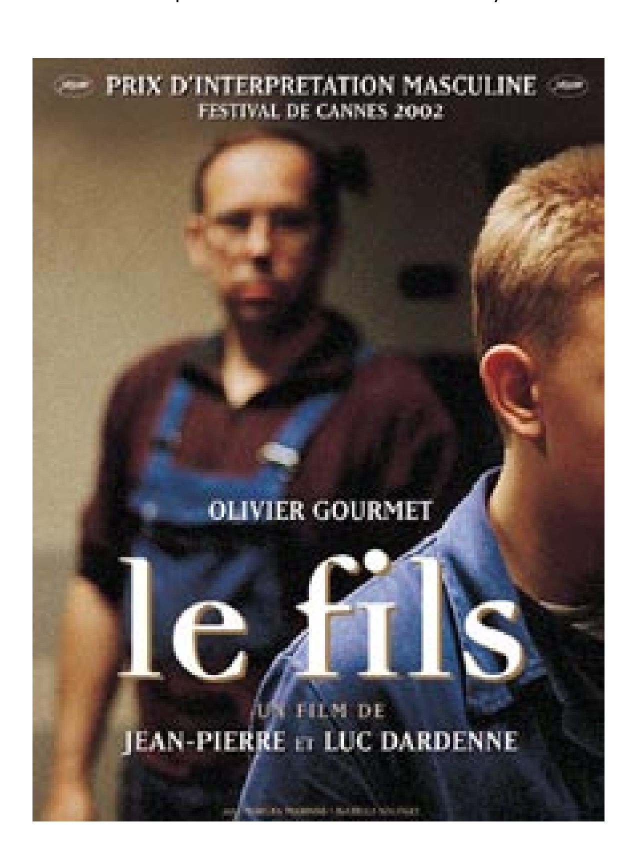
La spiritualité – késako ?

Il n'est pas anodin qu'on parle aujourd'hui plus volontiers de 'spiritualité' que de piété ou de dévotion comme autrefois.

Le coin théo

Il y a là plus qu'un phénomène de mode. La piété et la dévotion se soutiennent par un système de croyances et s'expriment dans un code de valeurs et de conduites, par rapport à Dieu (dans notre civilisation chrétienne, mais on pourrait dire la chose de façon similaire pour d'autres religions), destinataire transcendant du culte qui lui est rendu. Depuis les conceptions religieuses de la préhistoire, le concept de Dieu s'est spiritualisé.
Lors du passage de la dévotion a la spiritualité, c'est cette dernière qui s'est 'spiritualisée' : plus de code, ni du croire ni du faire – en bonne protestante je ne vais pas me plaindre de cette remise en question de la dogmatique – plus de culte bien défini a un Dieu identifiable, mais une exaltation du sujet croyant, son affirmation, sa 'réalisation'. La foi, de relation à l'Autre, par le truchement de la relation à l'autre, risque alors de devenir 'relation' a soi, ce dont la multiplicité des 'quêtes de soi' me semble un signe inquiétant.

Quelle relation alors avec le cinéma ?
Le cinéma est, plus que tout autre forme d'art, un formidable miroir grossissant du monde, car des phénomènes qui restent autrement noyés dans la complexité des situations et des relations, sont mis en évidence selon une structuration identifiable qui permet d'en décrypter le sens (jusque dans la mise en scène du non-sens).
Que des cinéastes a l'occasion nous montrent des thèmes explicitement religieux ne doit pas surprendre, puisque la religiosité relève du comportement humain. Il n'est pas inintéressant de voir quels phénomènes religieux ils choisissent et comment ils les mettent en images, avec quel parti pris. Mais le vrai enjeu de la relation entre spiritualité et cinéma me semble ailleurs.
La spiritualité comprend la vie même de l'humain, son vécu affectif et existentiel et le sens que leur donne la pensée réflexive. Le film peut se lire des lors comme une interface entre la spiritualité du réalisateur – a savoir la façon dont il rend compte des problèmes existentiels qu'il choisit de nous montrer – et celle du spectateur en qui ces problèmes et leur mise en scène résonnent.



Spécificité de la spiritualité chrétienne
Et parce que cette résonance est forcement marquée par la spiritualité du spectateur, je crois que, oui, il y a une spécificité du regard chrétien sur le cinéma pour autant que la spiritualité chrétienne se distingue de celle d'autres religions, même si les deux peuvent se rejoindre sur bien des points.
Elles se rejoignent indéniablement dans l'approche méditative et priante, mais l'importance du Logos incarné dans la théologie chrétienne fait que cette attitude est doublée par une démarche plus analytique, voire critique envers la réalité qui nous entoure, y compris celle du propre moi. Là où une spiritualité un peu floue, dans la mouvance post-moderne, cherche à ancrer le sujet dans le soi, le Christ nous invite à nous 'dé-soucier' de nous-mêmes : non parce que nous ne serions pas importants, mais parce que notre dignité nous est donnée par un Autre, elle n'est pas de notre ressort. Ainsi décentrés du moi, nous pouvons prendre au sérieux notre engagement pour l'autre.

Dans ce sens, un film comme *Le fils* (**Jean-Pierre et Luc Dardenne**, Belgique, France - 2002) est pour moi bien plus spirituel que *Le grand silence* (**Philip Gröning**, Allemagne - *2006)*.

Waltraud Verlaguet

Le spirituel dans les images

Ou comment 'réfléchir' sur le cinéma et ne pas simplement 'consommer' du cinéma

En parallèle aux programmations cinématographiques multiples du jury Signis auquel la pro-filienne Maguy Chailley participait, se sont déroulées à Alba (2009) des conférences et tables rondes sur le thème de la recherche spirituelle. Dans l'une d'elles, Le spirituel dans les images*, elle proposait la lecture d'une scène du film* Le silence de Lorna *où le spirituel apparaît dans la nudité de Lorna tout en la transcendant.*

Arrêt sur image

Une scène fondamentale

Pour exprimer ce que représente pour moi le 'spirituel' et plus précisément le spirituel au cinéma, je partirai d'un exemple pris dans le film des **frères Dardenne**, *Le silence de Lorna*. Et plus précisément, d'une scène de ce film, qui m'a paru fondamentale à cet égard.
Lorna, une jeune femme étrangère, a épousé Claudy uniquement par intérêt, par convenance personnelle. Elle veut obtenir ainsi la nationalité belge. Leur 'association' ne constitue pas un couple mais seulement une cohabitation. Claudy est toxicomane, mais cherche à changer et à rompre les ponts avec ceux qui lui fournissent la drogue. Il demande à Lorna de l'aider, par exemple en l'enfermant à clef dans l'appartement lorsqu'elle s'en va travailler. Mais Lorna ne le croit pas, car il a souvent rechuté. Elle n'écoute pas ses appels à l'aide, jusqu'à ce que Claudy lui donne des preuves de sa détermination à changer réellement. Mais les dealers reviennent à la charge et appellent Claudy. Alors, Lorna s'offre à lui, nue, pour que ce geste l'empêche de retomber dans la dépendance.

La tanscendance du matériel

A ce moment là, la nudité du corps offert de Lorna me semble éminemment spirituelle. Parce qu'elle signifie non seulement un corps, offert, mais parce qu'elle montre que Lorna croit désormais en la possibilité pour Claudy de s'éloigner de la drogue. Cette nudité signifie que Lorna accepte d'entendre ses appels à l'aide, qu'elle accepte de croire en lui. Ce qui est spirituel ici, se traduit dans un comportement matériel, charnel, mais le transcende. Rien n'est dit à ce sujet mais ce qui est montré, et la manière de le montrer, reflètent une dimension humaine d'écoute de l'autre et de ses appels à l'aide. Ils sont la preuve que Lorna a écouté Claudy et accepte de l'aider.



L'affiche du film

Donc le cinéma peut montrer le spirituel à travers les corps, les regards, les gestes et pas seulement dans les paroles.

Du spirituel dans la lenteur

Dans les films en compétition j'ai vu de telles manifestations du spirituel, que ce soit dans *Better Things* (**Duane Hopkins**, Grande Bretagne 2009)ou dans *Un si beau voyage* (**Khaled Ghorbal**, France-Tunisie 2009) , ou encore dans *Treeless mountain* (**So Yong Kim**, USA-Corée 2009). Mais il faudrait beaucoup plus de temps pour analyser ces films. Je peux dire toutefois qu'ils nous montrent que c'est dans la lenteur que l'on peut trouver le spirituel plutôt que dans la vitesse et l'accélération.

Maguy Chailley

Nous, les autres, ensemble

'*Les autres, nous, ensemble*' serait plus courtois ; mais '*Nous - Les autres*' opposerait, séparerait : le thème, bien sûr, c'est '*ensemble*'.

Ce qui se décline de maintes façons, et d'abord avec nous = Pro-Fil et donc les autres = sortir, aller voir ailleurs, quitter la routine, découvrir : *Images et Paroles engagées*, en juin 2009 à St André de Marseille, village inconnu de presque chacun de nous, une association vidéo-créative animée par le réalisateur **Jean-François Debienne**, rencontre où se mèleront lectures et projections, conférence et ciné-club, discussions et entretiens avec les cinéastes.

Le cinéma, s**oi et les autres**

Et en ouverture, cette remarque que le cinéma (celui que l'on fait, pas celui que seulement l'on regarde) est d'abord affaire de *soi* et des *autres*, ceux que l'on filme, ceux qui verront. Certes, on pense ici au documentaire, mais la frontière entre docu et fiction est si mal tracée que les leçons d'un genre valent pour l'autre. L'idée de film née de la vie et de ses interactions, devient préparation, repérages, contacts humains... et lors de la réalisation, cette soigneuse préparation subit le choc du réel : l'imprévu par où s'engouffrent *les autres* devient le deuxième créateur du film. Et les spectateurs, un troisième...

Les autres et nous

Sujet qui a nourri tant de films, et dont voici quelques illustrations :
Pour commencer, le choc de l'absolument autre. En 1930, des chercheurs d'or découvrent dans les hautes terres de Nouvelle Guinée une population ignorée, laquelle se demande d'où sortent ces petits hommes blancs... Une caméra faisait partie des bagages. *First contact*, de **Robinson et Connolly** (Australie,1983, 52 min), combine ces images avec l'interview, cinquante ans plus tard, des protagonistes survivants des deux bords. Le contraste entre la distance autrefois établie envers les sauvages filmés en plans généraux dans leur paysage, et la proximité des Papous en gros plan partageant avec nous leurs souvenirs de cette affaire, est instructif à la fois sur nos sociétés, et sur le cinéma.



Plaisir d'amour en Iran *d'**Agnes Varda***

Avec *Plaisir d'amour en Iran* (1976, 6 min) **Agnès Varda** nous propose une autre rencontre entre deux cultures de la relation homme-femme, dans laquelle désir mutuel et beauté des architectures donnent la clé du rapprochement : un même verbe hébreu, paraît-il, est traduit chez nous par *Connaître* et par *Aimer*... Mais dans un autre sketch très efficace, *Tricko* (2006, 19 min), **H. M. Fazeli** conduit une rencontre prometteuse – un Américain revenu voir la Slovakie de ses origines et un Slovaque fan de base-ball américain – jusqu'à l'affrontement mortel, à travers les prismes déformants des *a priori* dont on habille qui l'on ne connaît pas.
Dans *Bénéfice humain* d'**Anne Kunvari** (2001, 53 min), l'altérité c'est l'inemployabilité, et le défi est de faire retrouver à des 'ratés' une place dans le travail : oeuvre de Sisyphe que cet effort d'insertion, mais dont le bénéfice est de (se) *dés-altérer*...
Sisyphe que l'on retrouve dans *Ô Mamy* de **Sophie Oswald** (2003, 53 min), où sont aux prises l'acharnement de nos autorités à dresser des barrières contre les migrants, celui des migrants à les franchir, et celui de Mireille, incroyable petit bout de femme, à les abattre, incapable qu'elle est de voir des *autres* là où elle ne ressent que du *nous*.

Frontières, barrières et franchissements

Ils envahissent nos écrans : dans la ligne des fictions sociales *Welcome*, *Eden à l'Ouest*, *Pour un instant la liberté*, etc., *The Visitor* (**T. Mc Carthy**, USA 2009, 1h40) raconte à son tour l'histoire d'un égoïste qui franchit la barrière de la générosité, sans pouvoir éviter l'injustice d'une expulsion. Connaître, aimer.

Mais *les autres*, ce sont aussi les autres spectateurs. En salle de cinéma, ne sommes-nous pas ensemble ? Pourtant, dès que l'écran s'éteint, je reste seul devant les images ; le cinéaste s'adresse à chacun de nous en particulier, et bien que tous rient au moment voulu par l'auteur, c'est chacun pour ses raisons propres. La communauté existe à partir du moment où il y a échange, et c'est cela que nous trouvons à Pro-Fil : l'expérience d'une vision solitaire transformée en expérience collective grâce au partage. *Nous, les autres, ensemble.*

Jacques Vercueil

La Nuit de l'éthique au Parvis des arts

A Marseille, chaque année, le Parvis des Arts organise une nuit de réflexion. Cette année le thème choisi était *La nuit des transmissions*.

C'est devenu une tradition. Sous l'impulsion d'**Olivier Arnéra**, le système est maintenant bien rodé : des *veilles* de trois interventions de vingt minutes, scandées par un délicieux repas. Cette alternance de nourritures intellectuelles et corporelles permet de maintenir la vigilance des participants, et facilite les échanges.
Michel Bertrand, maître d'œuvre de la soirée, précise d'abord pourquoi la transmission, qui est pour le chrétien à la fois un désir et une exigence, est aujourd'hui source d'inquiétude : la transmission, qui s'inscrit dans le temps, dans la durée d'une histoire, est souvent remplacée de nos jours par la communication, qui est le transfert quasi-instantané d'une information dans l'espace, et reste dans l'éphémère.

Des bases pour la discussion

Il lance la réflexion dans trois directions :

- ***La crise de la transmission***

Elle s'explique par de nombreux facteurs : l'effondrement des cadres de la mémoire collective, la fragilisation de la vie familiale et sociale, l'exacerbation de l'individualisme, la crise générale de l'autorité.

- ***Les mécanismes de la transmission***

Une tradition ne peut se transmettre que si elle se renouvelle, donc se trahit dans une certaine mesure. On choisit ce qu'on transmet, et ce qu'on a transmis est interprété à nouveau. Et pourtant, dans ces temps de fragilité, les hommes éprouvent un besoin aigu de fixité. Chaque confession chrétienne accentue à sa manière ce rapport entre tradition et réalité contemporaine.

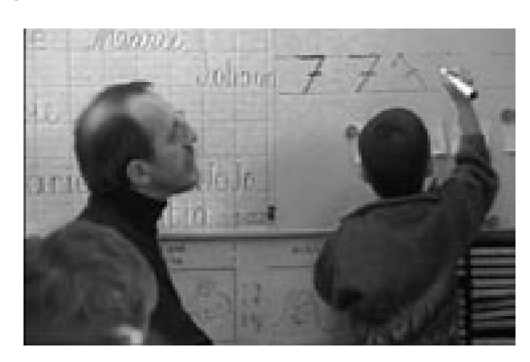
- ***Que transmettre ?***

Etre chrétien, ce n'est pas une identité transmise, c'est avant tout une rencontre avec Dieu. Mais on peut en témoigner par des actions conformes à l'Evangile, par des gestes (rites, cérémonies…) qui font intervenir le corps et les sens, et ainsi préparer un chemin, ouvrir un espace à cette rencontre.

Des expériences qui enrichissent la réflexion

Michel Bertrand, au début de chaque veille, pose les questions qui peuvent aider à réfléchir. Ce travail est enrichi par des témoignages très variés d' autres intervenants.
Jean Kehayan parle de manière très humaine d'une famille arménienne chassée de son pays et de sa difficulté à transmettre sa culture. L'imam **Azzedine Ainouche** évoque également la difficulté de donner du sens aux valeurs religieuses en terre étrangère. **Christiane Stohl** traite la question du point de vue de la psychanalyse. **Suzanne Deleuze** - comment Socrate a refusé l'idée de transmission, pour favoriser la maïeutique. La juriste **Agnès Rossi** traite avec humour la question ardue de la transmission des biens dans différents pays. Quant à **Virginie Langlois**, jeune physicienne, elle a décidé de transmettre ses connaissances par l'écriture de romans policiers, qu'elle veut à la fois divertissants et pédagogiques. Pour **Christophe Petitjean**, les arts peuvent aussi transmettre la Shoah. **Pro-Fil** a évidemment choisi de présenter des extraits de films illustrant la nécessité et les difficultés de la transmission à l'école, mais aussi dans la famille, et dans la société en général.
Si on y ajoute la poésie et l'humour apportés par les variations d'**Olivier Arnéra** à partir du texte de Kipling *Tu seras un homme mon fils*, on voit combien cette soirée a été riche et variée.
Un débat final a permis de répondre encore à quelques questions.
Le Parvis des Arts, devenu un lieu de culture, était auparavant le siège d'une paroisse. Ce soir-là, il a pleinement rempli ce double rôle : de 19h à 2h du matin, théologie, philosophie, humour, cinéma, droit, arts plastiques, physique quantique, ont permis à tous de se rencontrer et de partager émotions et réflexions.

Paulette Queyroy



Etre et avoir *de **N. Philibert***

Liste des films dont Pro-Fil a présenté des extraits :
Etre et avoir de **N. Philibert** (France 2002)
Le fils de **J.-P.** et **L. Dardenne** (France-Belgique 2002)
L'esquive d'**A. Kechiche** (France 2004)
Mon papa est en guerre de **J.-P. Gueno** (France 2005)
La visite de la fanfare de **E. Kolirin** (Israel 2007)
Le pays des sourds de **N. Philibert** (France 1993)
Le destin de **Y. Chahine** (Egypte-France 1997)

La nouvelle vitrine de Pro-Fil



La ***Lettre de PRO-FIL*** se nomme désormais ***Vu de Pro- Fil***.

Un label qui revendique un 'style maison' dans ses articles et ses points de vue. Non pas un magazine spécialisé de plus, mais la vitrine d'une réflexion de fond où la libre opinion de chacun exclut 'l'esprit boutique'.
Vingt pages, un dossier plus étoffé et surtout, parallèlement à l'adhésion à l'association, une nouvelle formule d'abonnement, à l'attention des sympathisants géographiquement éloignés d'un groupe Pro-Fil.

Rappel : SEMINAIRE PRO-FIL 2009

Samedi 19 à 14h et Dimanche 20 septembre 2009

dans les locaux de l'Association des Etudiants Protestants de Paris
4 rue Titon - Paris 11e

« LA CRISE DE LA TRANSMISSION »

Bousculées par un monde qui change, nos valeurs fondatrices sont mises à mal, la chaîne de leur transmission se rompt. Provoquant inquiétude, angoisse, interrogations… ou indifférence. Que dit le cinéma de ce temps de turbulences et d'ouvertures de failles qui coupe l'homme de son origine ?

Pro-Filiens, pensez à faire connaître votre association en offrant un abonnement (quatre numéros trimestriels) à vos amis !

Adresser ses coordonnées au secrétariat national :
Pro-Fil abonnements - 390 rue de Fontcouverte-bat.1 - 34070 Montpellier
selon la formule (à copier ou à découper):
- - - - - - - - - - - - - - - - - - - -

M.Mme (Nom-Prénoms) ....
Adresse ....

☐ * s'abonne à partir du (15 mars 20... - 15 juin 20... - 15 septembre 20... - 15 décembre 20...)

☐ * abonne Mr. Mme (Nom prénoms) ....
Adresse....................................

à partir du (15 mars 20... - 15 juin 20... - 15 septembre 20... - 15 décembre 20...)

Un chèque de 13€ par abonnement, à l'ordre de Pro-Fil, est joint à la demande d'abonnements

**Mettre une croix dans la case correspondante*

Pro-Fil au 31ème Cinémed

Du 23 octobre au 1er novembre 2009, Pro-Fil couvrira le Festival Cinéma Mediterranéen à Montpellier.
*Une rubrique spéciale alimentera le site **profil-online.fr** et vous permettra de suivre l'événement au jour le jour.*

Une équipe de pro-filiens participant au festival vous fera part quotidiennement de ses coups de cœur sur internet grâce au site ***pro-fil-online.fr***.

Plusieurs avant-premières parmi les productions autour de la Méditerranée
Des rétrospectives thématiques :
- *Le cinéma italien et politique*
- *Rétrospective Elio Petri*
- *Le cinéma fantastique espagnol*
- *La nouvelle génération*
- *Le renouveau du cinéma turc*
- *Le cinéma d'auteurs*

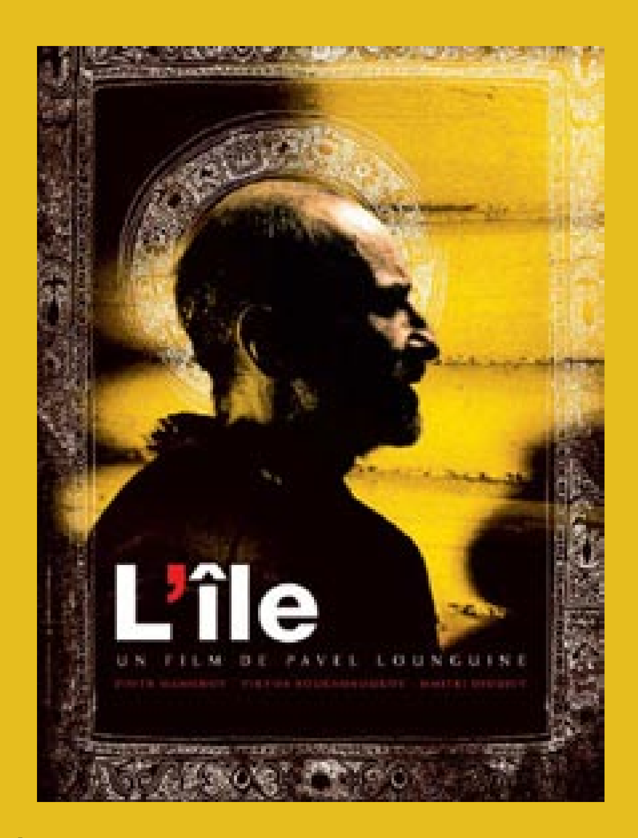
Expérimental - Art video : Une installation de Thierry Fournier
Le Cinéma d'animation : Hommage à Dora Benoussillo.
Une table ronde sur 'Le libre échange et la libre circulation des idées et des expressions culturelles'
Un colloque sur 'La presse et l'Internet, la critique cinématographique et les blogs' avec Thomas Sotinel (Le Monde)
Filmer en région, sélection de productions en Languedoc-Roussillon
Des évènements :
- Rencontre avec Raymond Depardon
- Ciné-concert avec Gilles Tinayre
- Trésors de la Cinémathèque française.
- Stage de classes L (audiovisuel) autour de L'Homme à la caméra de Dziga Vertov
- La journée du scénario 'Ecriture et développement de films'

Arlette Domon

Festival du Cinéma Méditerranéen Montpellier 2009 :

Ariane Ascaride, présidente du jury de l'Antigone d'or 2009

Le premier film de **Robert Guédiguian,** *Dernier Eté*, fut découvert à Montpellier en 1982. **Ariane Ascaride** en était la seule comédienne professionnelle.
Cette année, le Festimed de Montpellier accueille **Ariane Ascaride** avec les honneurs, en lui confiant la présidence du Jury de l'**Antigone d'Or**



A la fiche

L'île (Ostrov)

Russie - 2006
durée : 1h52

Réalisation : Pavel Lounguine.
Scénario : Dmitri Sobolev.
Image : Andrei Segalov.
Son : Stefan Aleine et Vladimir Litrovnik.
Production : Serguei Choumakov et Pavel Lounguine.
Interprétation : Piotr Mamonov, Victor Soukhoroukov et Dmitri Dioujev.

Auteur
Né en 1949, Lounguine est une sorte de franc-tireur dans le paysage cinématographique russe. Il a consacré l'essentiel de son œuvre à la description du délabrement de la société post-soviétique, souvent avec beaucoup de verve et d'humour. Humour qui dissimule les ravages maffieux et communautaristes. Il faut avoir vu *La Noce*, *Luna Park* et *Taxi Blues*, très remarqué à Cannes en 1990. Ici, l'exercice est très différent.

Résumé
Une île quasi déserte, dans l'espace infini du grand nord russe. Un monastère peuplé de quelques moines de tous âges, confits pour la plupart dans leurs dévotions hors du temps. Et Anatoli, l'un d'entre eux.. ou presque : moine convers, assailli par un lourd passé, visionnaire, guérisseur, sans indulgence, mais non sans amour, pour ses compagnons de fortune (ou d'infortune ?).

Analyse
Lounguine a abandonné (pour un temps ?) la cruelle satire sociale pour une vaste épopée immobile dans les solitudes glacées d'une toundra habitée d'une neige quasi-éternelle. Anatoli vit en communauté monacale mais, en fait, en solitaire, préposé à la chaufferie de ce misérable cloître. 'Au charbon' du matin au soir, et même la nuit : la houille est son matelas. En des temps anciens, on était en 1942, les Allemands l'ont contraint à tuer son compagnon, qu'il avait dénoncé, en échange pour lui de la vie sauve. Depuis, il n'en finit pas de traîner son désespoir et sa faute. Nul ne saurait l'apprivoiser : il se mortifie à loisir et de-ci, de-là guérit (ou tout comme) un garçonnet impotent et même ce qu'on appelait jadis une 'démoniaque' : car les démons, il connaît. Sa réputation s'étend bien au-delà des rivages du continent voisin mais il exige, par 'équité', de ses patients, un geste de Foi.
Lounguine nous donne à voir en abondance une superbe nature, d'un dépouillement tragique, tempéré par le chant d'un oiseau ou le spectacle d'un modeste parterre de fleurs timidement éclos de la neige fondante. Dans ce décor, agrémenté de ciels d'apocalypse, Anatoli distille à la fois les litanies de l'orthodoxie et les citations bibliques toujours en situation. Le spectateur 'ordinaire' n'y verra que délires d'un être martyrisé par son passé et ouvrant sur le monde un regard sans complaisance. Mais le chrétien 'cultivé' y trouvera bien davantage de quoi nourrir réflexions... et études bibliques : à quand le DVD indispensable pour l'exercice ? Au terme du film, dans une pirouette on apprendra que l'obsession d'Anatoli : « Pourquoi Caïn a-t-il tué Abel ? » est devenue pour lui sans objet. Mais jusque là, le rachat de son crime, tout au long de son existence, aura confiné à une sorte de sainteté.

Jacques Agulhon

*A lire également dans le site **pro-fil-online.fr***

Dans le cadre d'une collaboration avec les pages culturelles du site protestants.org, des membres de Pro-Fil rédigent régulièrement des fiches sur des films nouveaux.

Titres de films ayant fait l'objet d'une fiche sur ce site depuis La Lettre n°55 :
Etreintes brisées (**Pedro Almodovar**) - *Antichrist* (**Lars Von Trier**) - *Jaffa* (**Keren Yedaya**) - *Ne te retourne pas* (**Marina De Van**) - *Le temps qu'il reste* (**Elia Suleiman**) - *Demain dès l'aube* (**Denis Dercourt**) - *Un prophète* (**Jacques Audiard**) - *Adieu Gary* (**Nassim Amaouche**) - *Fausta* (**Claudia Llosa**)